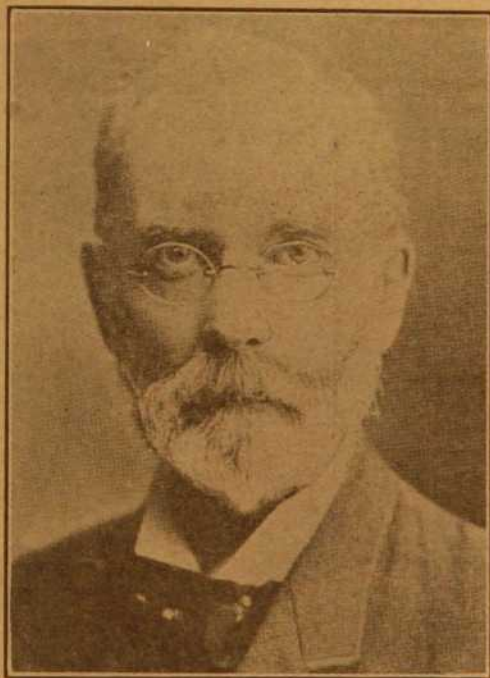


No 6 — Juin 1919

La Musique

Revue mensuelle



M. R.-O. PELLETIER

SOMMAIRE



M. R.-O. Pelletier	Octave Pourdon
Musique et musiciens à Québec	N. LeVasseur
Joseph Bonnet	Henri Gagnon
Musique d'Église	C.-H. Lefebvre, S. J.
Albani	Olivier Maurault, p. s. s.
Causerie musicale (IV)	Blanche Gagnon
Concerts. — Echos et nouvelles.	

Abonnement : \$1.00 par année

Le numéro, 10 sous

"LA MUSIQUE"

EST IMPRIMÉE PAR

L'Imprimerie Modèle



20, Cote de la Montagne

Téléphone 6349

Lavigueur & Hutchison

SEULS REPRÉSENTANTS DES
CÉLÈBRES PIANOS

HEINTZMAN & CO.

(LE FAVORI DES ARTISTES)

Distributeurs des Grafonolas COLUMBIA et seuls agents des merveilleux IMPÉRIAL,
reproduisant tous les records de n'importe quelle marque

CONDITIONS DE PAIEMENT LES PLUS FACILES

81, RUE ST-JEAN

Succursale : 54, rue St-Joseph.



Professeurs et Amateurs de Musique

AVEZ DES INSTRUMENTS DE PREMIER GOUT

QUE PENSEZ-VOUS des marques de piano CHICKERING — PRATTE — BELL —
DOMINION — WISEMAN — ROSSINI. Vous qui êtes connaisseurs ne
pourrez dire autre chose que chacune de ces marques comparées aux prix que
nous les vendons sont réellement supérieures.

Nous avons aussi une collection complète d'instruments de toutes sortes tel que
Violons, Flûtes, Clarinettes, Cornets, etc., etc.

Un choix très varié de musique en feuilles, profane ou sacrée, ainsi que méthodes
pour instruments.

Nous gardons toujours en magasin les derniers records parus et avons une sélection
de au-delà de 10,000.

UNE ATTENTION TOUTE SPÉCIALE EST APPORTÉE AUX COMMUNAUTÉS
RELIGIEUSES ET AUX PROFESSEURS

MUSIQUE

Eng. Julien & Co

MEUBLES

197, rue St-Joseph

QUÉBEC

Angle St-Joseph et
St-Valier.

1230, rue St-Valier.

Hermann Courchesne

J.-Albert Gaubin

Gaubin & Courchesne

Pianos — Orgues — Violons — Musique en Feuilles
Victor-Victrolas — Disques "Victor"
Musique Classique et Populaire — Musique Religieuse
Editions Européennes et Américaines



142, RUE ST-JEAN, QUEBEC.
(AUDITORIUM)

TEL. 4345

Em. Larochelle

J.-A. Larochelle

Au Quincy Enr.

CHAUSSURES
de luxe et de fantaisie



Toujours en magasin les plus récents modèles pour hommes, femmes et enfants

PRIX RAISONNABLES

246, rue St-Joseph.

(Edifice de l'Hôtel St-Roch)



Prière en faisant vos achats de mentionner l'annonce lue dans "LA MUSIQUE"

La Musique

Revue paraissant le 15 de chaque mois

Directeur : Omer Létourneau

Administration : 20, Côte de la Montagne, Québec.

Abonnement : \$1.00 par année

Adresser toute correspondance à l'Administration.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Première année — No 6

Québec, Juin 1919

M. R.-O. Pelletier

La Musique est heureuse de s'associer aux manifestations qui ont eu lieu à Montréal, ces jours derniers, à l'occasion des noces d'or et de diamant de M. R.-O. Pelletier, organiste à la basilique de Montréal.

Peu de musiciens ont eu une plus grande et une meilleure influence que ce vétéran de l'enseignement musical. Illustrant à merveille le dicton "le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien" il a, sous les multiples aspects de professeur, d'organiste et de pianiste, de compositeur et d'exécutant, de causeur et d'écrivain, formé plusieurs générations de musiciens, initié aux grandes œuvres des maîtres, épuré les programmes par un éclectisme de bon aloi, stimulé par l'exemple d'une sobriété artistique impeccable qui ne sacrifiait jamais à la popularité. Une horreur instinctive de la réclame l'a fait rester dans une ombre imméritée, si l'on compte et si l'on apprécie les services par lui rendus à l'art musical au pays, non moins que les travaux remarquables dus à sa science de l'harmonie et du contrepoint.

Dans un bel article de la *Revue Canadienne*, en mars 1908, madame Lagacé-Girard, une élève de M. Pelletier, rendait à son distingué professeur un hommage ému, tout imprégné de la plus délicate reconnaissance, au cours duquel elle citait

ce mot d'un écrivain :

Le premier musicien de Montréal, — je veux dire M. Octave Pelletier, — est un homme dont on voit jamais le nom dans les journaux.

Pourquoi, poursuivait-elle, faisons-nous mystère de notre admiration pour l'oeuvre accomplie chez nous par M. Pelletier? Serions-nous donc tous des ingrats?

Et dans une rapide envolée elle nous fait voir la carrière si féconde et si pleine du professeur et de l'organiste que fut ce grand modeste, que la gloire, une gloire d'ordre intime telle que la goûte le vieux maître, est venue illuminer et réchauffer tardivement.

Les porte-paroles de la belle fête ont rendu fort heureusement les sentiments de tous, et nous ne pouvons, tant ils ont de justesse et d'à propos, ne pas citer les derniers mots de l'allocution substantielle prononcée par M. Letondal :

Comme ces artistes du Moyen-Age, dédaigneux d'une gloire facile et passagère, nous y avez mis (à vos œuvres) le temps, ce maître jaloux et implacable qui ne pardonne pas ce qui se fait sans lui.

Aussi le temps vous a-t-il préparé le succès de bon aloi, certain et définitif. Il vous ménage aujourd'hui la joie de contempler dans la paix du soir de vos années, l'abondante moisson, fruit de vos labeurs.

Nous empruntons pour terminer la conclusion de l'article plus haut cité de la *Revue Canadienne* :

Qu'il soit béni pour cette semence d'idéal dont il a embelli notre vie, pour ce travail obscur et si peu rémunérateur d'éducation artistique qu'il a accompli parmi nous, au cours de sa vie déjà longue.

OCTAVE BOURDON

Musique et Musiciens à Québec

Souvenirs d'un amateur

— PAR —
N. LeVASSEUR

Collige fragmenta ne pereant !

(suite)

Frédéric Glackemeyer devint un jour organiste de la cathédrale française de Québec. Le bedeau de l'église métropolitaine alors était un nommé O'Neill, *Oncille*, comme prononçaient les Canadiens-français du temps. O'Neill remplissait aussi les fonctions de souffleur et se trouvait ainsi fréquemment en rapport avec l'organiste de la cathédrale.

Cet O'Neill avait une fille, aussi distinguée de manières que charmante de figure et de caractère, et dont l'éducation avait été très soignée. Le jeune Glackemeyer, ayant eu facilement l'occasion de lui être présenté, ne tarda pas à s'en éprendre très sérieusement, pour le bon motif, bien entendu. Luthérien qu'il était, il se fit catholique, et, après avoir ainsi écarté ce qu'il considérait comme un obstacle, il épousa Mlle O'Neill.

Il en eut six enfants dont quatre garçons : Edouard, Samuel, et deux autres dont le rôle fut relativement modeste, et deux filles dont l'une, Madame Théodore Molt, périt avec deux de ses enfants dans l'incendie du théâtre ~~Mailhot~~, rue Saint-Louis, en 1846, et Madame Duberger (Maria) de la Malbaie.

A propos de son fils aîné, Edouard, l'incident suivant n'est pas absolument dépourvu d'intérêt.

Le prince Edouard, duc de Kent, commandant en chef des troupes anglo-saxonnes au Canada, était alors domicilié à Québec et habitait le Vieux-Château, plus tard l'ancienne école normale, qui fut démolie et remplacé aujourd'hui par le Château Frontenac, l'un des grands

hôtels de la Compagnie du chemin de fer canadien du Pacifique. Le nom et la popularité du musicien dans la haute société de Québec arrivèrent aux oreilles du prince, qui invita Frédéric Glackemeyer chez lui, au château. Le prince s'éprit de franche amitié pour le jeune artiste. Il se plaisait beaucoup à lui faire chanter ou exécuter sur le piano ou la viole des ballades allemandes ou des contredanses françaises et, entre autres, le fameux *Menuet de la cour*. Il le nomma enfin chef de la musique d'un régiment de Brandebourg-Schewerin, en garnison à Québec de par ordre de George III.

Deux fois la semaine, la musique du régiment donnait, le jour, des auditions en plein air, surtout sur l'Esplanade, endroit favori alors de promenade du beau monde de Québec : officiers de la garnison, fonctionnaires et employés d'administration, gens de profession avec leurs femmes et leurs enfants. La musique se groupait sur un point quelconque de l'Esplanade ; elle n'avait pas l'estrade qu'on lui construisit plus tard au pied du square, en face de l'ancien club Stadacona, en ligne avec l'encoignure des rues Sainte-Anne et d'Auteuil.

Par une belle après-midi d'été, comme à l'ordinaire, Frédéric Glackemeyer, baguette en mains, conduisait la musique. Il y avait foule de promeneurs, au nombre desquels se trouvait le prince Edouard en compagnie de quelques officiers.

Tout à coup, quelqu'un vint dire à l'oreille du chef de la musique que

sa présence était absolument requise chez lui, rue Saint-Louis. Celui-ci, après avoir obtenu la permission du colonel en commandement, se fit remplacer par l'un des musiciens, et partit précipitamment. Chemin faisant, il se croisa avec le prince.

— Vous semblez bien pressé, mon cher Glackemeyer, fit celui-ci en s'arrêtant ! Qu'y a-t-il donc ?

— Oui, en effet, répondit Glackemeyer, j'ai l'honneur d'informer votre Altesse que je suis sur le point de devenir père et de faire baptiser....

— Vous ne me dites pas ça ! répartit le prince. Tous mes compliments et tous mes bons souhaits à madame !

Lè prince allait se remettre en marche, lorsque tout à coup, s'arrêtant, il se retourna.

— Mon cher Glackemeyer, lui dit-il, attendez un peu ! Voyons ! si c'est un garçon, faites-moi donc le plaisir de l'appeler Edouard.

— Votre Altesse me fait grand honneur, répondit Glackemeyer en s'inclinant, et je serai infiniment heureux de me rendre à son désir.

Là-dessus Glackemeyer salua et reprit en grande hâte sa course vers son domicile.

Lorsqu'il y arriva, la tourmente était passée : les sauvages étaient venus, comme on disait dans la province de Québec.

Telle fut l'origine du prénom de feu Edouard Glackemeyer, notaire public, grand amateur de musique, flûtiste, et ancien président d'honneur du *Septuor Haydn*, qui décédait à Québec, à l'hôpital du Sacré-Cœur, le 10 février 1881, à l'âge de 88 ans.

Coincidence à noter, le soir même de sa mort le *Septuor Haydn* inaugurerait solennellement une nouvelle salle de concert, attenante alors au bureau d'inspection du gaz, au n° 4 de la rue Saint-André, aujourd'hui rue Cook. Ce n° 4, ancienne boulangerie de la garnison, devint plus tard l'Académie Commerciale.

Frédéric Glackemeyer, malgré ses multiples et constantes occupations, fit, non pour le commerce mais dans l'intérêt de sa profession et de ses élèves, l'importation de séries d'œuvres d'orchestre et d'instruments de musique. Les cahiers de musique d'orchestre existent encore, parfaitement conservés.

Au cours de l'année 1872-73, année qui suivit celle de sa fondation, le 21 août 1871, le *Septuor Haydn* réussit à réunir tous ces cahiers et à en faire l'achat, à l'exception d'une seule série de quatuors à cordes de Schubert, pour 1er et 2e violons, alto et violoncelle, série qui demeura la propriété de M. Edouard Gauvreau, marchand, et violoncelliste du *Septuor*.

Les pierres lithographiques qui avaient servi à l'impression de cette musique, en Allemagne, avaient été détruites après l'impression de cinq cents exemplaires, de sorte que toutes ces œuvres, telles qu'arrangées pour un devis instrumental embrassant trios, quatuors, quintettes à cordes, puis sextuorsetseptuors, par la doublure d'un ou deux instruments, ou l'addition d'une ou deux flûtes, ou d'une partie de piano, sont aujourd'hui à peu près introuvables dans le monde entier, excepté à Québec, à l'Université Laval où, un jour, le *Septuor Haydn* les laissa en dépôt. Ces cahiers ont aujourd'hui au moins cent quarante ans d'existence, et contiennent des œuvres rares de Cori, Corelli, Pleyel, Mozart, Beethoven, Haydn, etc.

On y trouve même toute la série des psaumes, dont l'accompagnement, fort élaboré, est écrit pour grand orchestre.

Inutile d'insister sur la valeur inestimable d'une pareille collection. Elle est digne d'un club permanent de grands artistes, ou encore d'un conservatoire national de musique

dans la province, reconnu officiellement et soutenu par un gouvernement.

Frédéric Glackemeyer fit de ses deux filles des musiciennes accomplies, des pianistes virtuoses, suivant les notions et le répertoire du temps, mais, chose étrange, refusa constamment d'enseigner la musique à ses fils.

Tout de même, comme c'est assez souvent le cas, l'un d'eux, Edouard, le futur notaire, se déroba à la consigne. S'il n'eût pas aimé passionnément la musique, il n'eût pas été le fils de son père.

Un jour, il se trouva en possession d'une flûte, et, logiquement, se procura une méthode de cet instrument. Etudier la flûte à la maison et échapper à l'attention paternelle, n'était pas chose facile. Edouard résolut tout de même le problème. Dès que son père allait faire des courses en ville, il montait au grenier du logis et étudiait sérieusement sa méthode.

Le père ne se douta jamais du manège, mais, longtemps après, un incident trahit l'étudiant flûtiste. Car il advint un jour que Frédéric Glackemeyer, ayant à passer devant la demeure de M. Thomas Baillargé, architecte, entendit un joli duo de flûte et violon. Un tant soit peu intrigué et charmé, car les deux instrumentistes lui avaient paru se bien tirer d'affaire, il écouta, puis reprit sa route. Le soir même, tout en causant à table, Frédéric Glackemeyer mentionna l'incident et demanda à son fils Edouard quel pouvait être le flûtiste, et s'il en comptait quelques-uns parmi ses connaissances.

Edouard Glackemeyer se prit à sourire, balbutia une réponse quelconque et finit par avouer que le flûtiste... c'était lui-même.

— Comment as-tu appris à jouer de la flûte ? interrogea le père d'un

ton empreint plutôt de bienveillance que de reproche.

Edouard, reprenant de l'aplomb, lui raconta ses études à la dérobée.

Le printemps suivant, Frédéric Glackemeyer recevait une flûte en argent qu'il avait commandée en Europe, et en faisait cadeau à son fils, qui l'utilisa pendant quarante ans au salon et en concert.

Organiste et chef de musique en 1820, Frédéric Glackemeyer trouva le moyen de fonder une société musicale sous le titre de *Société Harmonique de Québec*. Il en fut le premier président et directeur.

La Société importa à ses frais d'Europe les instruments qu'il lui fallait, et loua l'hôtel Union, à l'encoignure des rues de Sainte-Anne et Port-Dauphin, pour ses répétitions et ses concerts.

Un fort groupe d'amateurs avait souscrit les fonds voulus, et leurs familles jouissaient du privilège d'une admission gratuite aux concerts de la Société.

Celle-ci se composait des meilleurs musiciens de l'époque. Elle eut notable influence sur le développement des connaissances et du bon goût de la population.

Dans la colonie et particulièrement à Québec, son grand centre, existait une sorte de préjugé que l'on trouverait bien étrange aujourd'hui : les hommes pouvaient bien figurer sur la scène, c'était chose entendue et même prisee, mais quant à la femme, c'était considéré comme un acte voisin d'une crânerie qui n'appartenait qu'à l'homme, et n'était nullement conforme aux attitudes de réserve et de timidité native de la femme.

On éprouvait alors une répugnance instinctive à voir une femme venir sur les tréteaux, et, aux feux de la rampe, affronter la curiosité et les réflexions plus ou moins obligeantes

des foules. Quoiqu'il en fût, les femmes s'interdisaient toute apparition en scène. Et c'est ainsi que Mlle Glackemeyer (madame Molt), qui prêtait régulièrement son concours aux répétitions de la Société, ne parut jamais dans aucun de ses concerts.

Avec les années, les tempéraments se sont graduellement acclimatés à l'apparition des femmes sur la scène. Qu'il s'agisse de concerts, d'opéras, de drames ou de comédies, il y a déjà longtemps que les femmes ont jeté leur bonnet par dessus les moulins.

Il n'y a pas lieu tout de même de s'en plaindre. D'ailleurs, comment donc représenter une scène, un

drame, un épisode historique ou romantique, sans un rôle de femme? Elle en est bien souvent la cheville ouvrière. Combien d'entre elles, jusqu'ici, n'ont-elle pas fait sur la scène la figure la plus brillante que l'on puisse rêver? N'ont-elles pas l'éclat merveilleux d'étoiles de première grandeur?

Rappelons le souvenir de quelques-unes d'entre elles en citant Jenny Lind, la Malibran, Nilsson, Parepa-Rosa, la Trebelli, Adelina Patti, Albani.

(à suivre)

N. LEVASSEUR.

JOSEPH BONNET



Le récital de M. Joseph Bonnet à la Basilique a été, sans conteste, l'une des plus pures manifestations musicales de l'année. Le maître y a affirmé une fois de plus l'extraordinaire souplesse de sa culture éminemment classique. Chez lui, les artifices de la virtuosité la plus solide disparaissent dans le rayonnement de la pensée qu'il traduit : que ce soit celle de Purcell, Bach ou Franck, Joseph Bonnet apporte, à illustrer, à mettre en relief les qualités distinctives de chaque École, une science et un goût impeccables.

Aucun anachronisme, aucun écart de style n'est possible à cet érudit dont le répertoire s'étend à toute la littérature de l'instrument, depuis les précurseurs de Bach ou de Hændel jusqu'à nos jours.

D'une rare valeur didactique, le programme nous a permis de suivre, en quelques étapes, l'évolution de la musique d'orgue ; il nous a un peu plus familiarisés avec les maîtres primitifs que décidément nous aurions tort de reléguer aux archives. Le *Concerto* n° 10 de Hændel nous semble la plus belle réalisation du programme. L'œuvre entière rayonne de clarté et de vie. Admirez le merveilleux *aria* auquel Bonnet donne une expression incomparable de

grandeur. Le tout conclut par un brillant *allegro* chargé des fioritures si chères aux virtuoses du temps.

Disons en passant que l'orgue de la Basilique, grâce aux excellentes *mixtures* dont il est doté, se prête à la registration de ces musiques anciennes. Ce détail était surtout frappant dans la belle *fantaisie et fugue en sol mineur* de Sébastien Bach que Bonnet nous présenta dans une sonorité fondue, très bien caractérisée.

Le groupe des compositeurs modernes nous réservait la joie d'entendre deux pièces nouvelles de Joseph Bonnet (*Ariel* et *Angélus du soir*) et une improvisation sur un thème donné.

C'est surtout la couleur et les oppositions de timbres qui ont rendu captivante cette improvisation. Avouons que le thème choisi — d'allure lente et égale — se prêtait assez mal au développement fugué que plusieurs attendaient ! Avec un tact parfait, M. Bonnet a préféré n'altérer, par aucune surcharge, la simplicité recueillie qui parfois émane de nos vieux cantiques. C'est la marque d'un bon goût dont il convient de le féliciter.

HENRI GAGNON.

MUSIQUE D'ÉGLISE

Instruction de S. S. Pie X sur la musique sacrée

(SUITE)

4. — Les qualités susdites ⁽¹⁾ se rencontrent aussi à un haut degré dans la polyphonie classique, ⁽²⁾ spécialement celle de l'École Romaine, qui atteignit au 16^e siècle sa plus grande perfection dans les œuvres de Pierluigi de Palestrina, ⁽³⁾ et produisit encore, dans la suite, des compositions d'un grand mérite liturgique et musical.

COMMENTAIRE

Voici donc, outre le chant grégorien restauré, un deuxième genre de musique religieuse préconisé par Pie X, lequel ne fait que continuer la tradition. Il n'est donc pas vrai de dire que le Motu proprio ne veut que du plain-chant.

La polyphonie palestrinienne a les qualités exigées de la musique liturgique.

Ce qui la caractérise, c'est la sérénité et le calme. Elle est à base de tonalité grégorienne, et déjà, de ce chef, elle reçoit une saveur toute ecclésiastique. Gounod, dans ses mémoires, décrit l'impression qu'il en reçut d'abord. Elle lui parut "sévère, ascétique, monotone et, — retenons le mot — anti-sensuelle." Bientôt toutefois il ne put s'en passer. De plus, sous le rapport de l'écriture vocale, elle n'a jamais été surpassée, ni même égalée : on a pu faire autrement, oui ; mieux, jamais. C'est le témoignage de Wagner lui-même : "Palestrina, écrit-il, sauva de l'exil la musique religieuse... Ses œuvres, comme celles de son école "et du siècle suivant, élevèrent la musique "d'église à sa plus haute perfection."

Ce verdict est endorsed par Rossini, Liszt, et des critiques comme d'Ortigue, Bellaigue, Lalo, Lavignac et autres.

(1) De sainteté, d'excellence artistique et d'universalité.

(2) Le mot polyphonie (du grec "poly" multiple et "phonie" voix, désigne un chant à plusieurs parties. Ecrite à quatre voix, soprano, alto, ténor et basse, elle constitue le type classique, d'où l'expression polyphonie classique.

(3) Palestrina est le nom de la ville où naquit Pierluigi.

Ce genre d'écriture fut en honneur chez tous les peuples : en Angleterre avec Byrd et Purcell, en Belgique avec Roland de Lassus, en France avec Josquin des Prés, en Espagne avec Morales et Vittoria.

4 (suite). — La polyphonie classique se rapproche beaucoup du chant grégorien, souverain modèle de toute musique sacrée, et, pour cette raison, elle mérite d'être accueillie avec celui-ci dans les fonctions les plus solennelles de l'Eglise, celles par exemple de la Chapelle Pontificale.

COMMENTAIRE

Le chant grégorien, c'est le fils de famille, établi à demeure au foyer paternel. La polyphonie, c'est la parente accueillie avec les égards affectueux que les liens du sang imposent tout naturellement.

Elle procède en ligne directe du chant grégorien, auquel elle emprunte son matériel sonore, c'est-à-dire ses diverses tonalités, et sa structure mélodique. Mais tandis qu'il n'est qu'unisson et mélodie, la polyphonie est harmonie à plusieurs voix sans accompagnement d'aucune sorte.

En elle, comme dans la cantilène ecclésiastique, rien de violent, ni de heurté ; l'harmonie est surtout consonante, la trame mélodique n'admet que des intervalles naturels et ne module qu'aux tons voisins, d'où une grande douceur.

Elle diffère de la musique moderne, par sa tonalité, son tissu harmonique, et la conduite des voix. "Chacune d'elles, écrit l'abbé Chaminade, est un chant à part, et toutes concourent au but final, sans se préoccuper, en apparence, de leurs voisins. Mais toutes se résolvent et se fondent en des cadences harmonieuses qui reposent "l'esprit".

4c. — Elle devrait donc aussi être largement rétablie dans les offices religieux, spécialement dans les plus insignes basiliques, les églises cathédrales, celles des séminaires et autres instituts ecclésiastiques, où les moyens nécessaires ne font pas habituellement défaut.

COMMENTAIRE

Ce ne sont pas tous les chœurs qui peuvent aborder prudemment la musique palestrinienne, et même les chœurs suffisamment aguerris ne doivent pas s'attaquer à toute polyphonie classique. Il faut auparavant un double entraînement, une double éducation : des chantres et du public. Autrement c'est risquer le fiasco. Il faut des lecteurs qui sachent tenir leur partie avec indépendance et solidité rythmique ; il faut des chanteurs à la voix bien posée, à la respiration bien contrôlée, capable de nuancer à volonté et de se plier à la direction du maître de chapelle.

De plus, comme cette musique est écrite pour voix d'enfants bien assouplies et cultivées, et que malheureusement cet article est rare en notre pays, ⁽¹⁾ où l'on se contente de *seriner* aux enfants une messe et quelques motets de deuxième ou troisième ordre, il importe de ne la mettre en répétition qu'avec des éléments bien préparés.

C'est la pierre de touche d'une maîtrise ou d'une chorale que de pouvoir rendre justice à ce répertoire et de l'interpréter comme il faut. L'impression produite alors ne saurait manquer d'être favorable, pourvu que l'assistance ait au préalable été préparée, par l'audition habituelle du chant grégorien, à cette musique qui en dérive en ligne directe.

Mais l'inexpérience en pareil cas est désastreuse et nuisible à la bonne cause en prévenant défavorablement les esprits contre ce genre de musique sacrée.

Aussi le Souverain Pontife a le soin de nous indiquer les endroits où l'on doit mettre en étude, pour la splendeur liturgique du culte, cette polyphonie d'un caractère si religieux et d'une si pénétrante onction.

Ne pas oublier qu'elle ne comporte aucun accompagnement et qu'elle suppose de ce chef des voix solides et qui ne détonnent

pas. Elle réclame un personnel assez nombreux, une trentaine de voix au moins, ainsi réparties : douze à quinze sopranes, six ou sept altos, quatre ou cinq ténors, sept ou huit basses. La *Schola Cantorum* de Paris a publié de belles éditions en clefs modernes, avec indications rythmiques.

Musique Cécilienne

Au genre palestrinien se rattache un style de musique religieuse de création relativement récente.

Dans son "Programme Musical" rédigé en 1848 pour les écoles de Saxe, Richard Wagner prônait les œuvres de Palestrina et de cette école comme étant "la fleur de la musique ecclésiastique". Chose singulière, il réprouvait l'emploi de l'orchestre à l'église. ⁽¹⁾

Ses remarques devaient porter fruit. Deux prêtres zélés allaient réaliser les vœux du grand musicien saxon : le chanoine Proske en éditant les productions de l'école palestrinienne ; l'abbé Franz Witt en les interprétant et les remettant en honneur.

Ce dernier prit l'initiative d'un vaste mouvement de réforme musicale chez tous les catholiques de langue allemande. ⁽²⁾ Il conçut le projet d'une immense fédération de sociétés, dites de Sainte-Cécile, ⁽³⁾ pour l'amélioration du chant d'église.

Le mouvement s'est propagé de là en Belgique, en France, en Italie, en Espagne, et même aux Etats-Unis.

Des associations similaires, sous d'autres noms, surgirent, avec des revues de musique sacrée comme organes ; des écoles de musique religieuse se fondèrent, où furent formés des organistes sérieux, des maîtres de chapelle compétents, des compositeurs remarquables et bien au courant des exigences de la musique liturgique.

Aussi bien, Pie X adresse-t-il, en son préambule, un éloge absolument mérité à tous ces valeureux pionniers de la réforme qu'il consacrait de son autorité suprême.

(à suivre)

C.-H. Lefebvre, S. J.

(1) D'après Wagner, l'introduction dans le saint lieu de la musique instrumentale fut le premier pas vers la décadence de la musique d'église.

(2) La déchéance de la musique sacrée était telle en ces pays qu'il est bien difficile de s'imaginer les abus que l'on tolérait alors dans les cérémonies religieuses.

(3) D'où le nom de musique cécilienne ou néo-palestrinienne.

(1) Le matériel sonore d'excellente qualité est abondant ; mais on semble prendre plaisir à gâter le goût et briser les voix en faisant *crier* les enfants.

ALBANI *



DE tous les contes de fées qui constituaient le répertoire de nos grand'mères, il en est que nous aimions particulièrement: ceux, par exemple, où quelque humble jeune fille douée à sa naissance, par la vertu d'une baguette, de toutes sortes de qualités, rencontrait par hasard un prince charmant, devenait reine, et, au milieu des splendeurs de la cour, faisait le bonheur de son peuple par sa beauté et sa bonté. Nous ne doutions pas alors que ces choses merveilleuses fussent possibles.

En vieillissant, nous nous sommes désabusés. Et cependant, je voudrais aujourd'hui vous parler d'une jeune canadienne dont la vie ne le cède en rien aux contes de fées, qui fut douée à sa naissance d'un don prodigieux, vécut dans la société des plus grands souverains de l'Europe, souleva l'enthousiasme de tous les peuples sur son passage et fut admirée du monde entier: elle se nomme Albani.

Marie-Louise-Emma-Cécile Lajeunesse naquit le 1er novembre 1852, à Chambly — c'est elle-même qui le dit, il faut l'en croire —: elle a donc aujourd'hui soixante-sept ans. Elle vit retirée, dans sa villa, aux alentours de Londres: le *Who's who* vous donnera son adresse exacte. Elle était l'aînée des enfants de Joseph Lajeunesse: elle eut deux frères dont l'un devint prêtre. Son père, de descendance bretonne, était un musicien: il jouait le violon, la harpe, le piano et tenait l'orgue à Chambly. Sa mère, née Méлина Mignault, était aussi musicienne.

Emma avait vu le jour dans une petite maison sise sur la terre même de son grand-père paternel. La plus jeune de ses nombreuses tantes, Rose-Délina, était sa compagne préférée. C'est avec elle sans doute qu'elle allait en chaloupe sur le Richelieu, ou bien, l'hiver venu, se promenait en raquettes; — elle était forte en raquettes! Les beautés naturelles de Chambly ne sont pas assez extraordinaires pour susciter un poète lyrique, mais elles peuvent sûrement entretenir et inspirer un talent élégiaque par ses spectacles gracieux: ses bords ne sont pas sans analogie avec ceux de la Seine. Quoiqu'il en soit, les rapides, le fort, le vaste bassin, les arbres, le clocher de St-Mathias, et les sommets bleus, isolés, à l'horizon, se gravèrent dans la mémoire de l'enfant qui y trouvait comme une musique des lignes dont elle fut toujours éprise.

Dès cette époque, — elle avait quatre ans, — ses parents s'aperçurent que leur fille avait une voix remarquable et beaucoup de goût. Sa mère fut son premier professeur, puis son père qui, à cinq ans la faisait pratiquer quatre heures par jour. A ce régime, Emma, trois ans après, lisait tous les classiques et, à neuf ans, se voyait mettre "hors de concours" au couvent du Sacré-Cœur.

Sur les entrefaites la pauvre petite avait perdu sa mère. M. Lajeunesse vint alors demeurer rue St-Charles-Borromée, aujourd'hui rue Clarke. Il se rapprochait ainsi du couvent du Sacré-Cœur où il donnait des leçons. De ce jour, toute sa tendresse se concentra sur sa fille, pour qui il avait un culte: un culte qui, cependant, ne

* Conférence donnée à Montréal le mardi 22 avril 1919, dans la salle Saint-Sulpice, sous les auspices du "Foyer", œuvre de protection des jeunes filles.

l'empêcha jamais d'être très sévère et très exigeant pour elle. Ce père admiratif badinait peut-être quelquefois, mais jamais en musique. Il avait d'autre part un tel pressentiment de la renommée à venir de sa fille, qu'il imposait à ce jeune être bouillant, tapageur et agité un travail presque excessif. Combien se trompait ce critique, qui, à propos d'un concert donné par l'enfant prodige, à l'âge de huit ans, écrivait : "Elle échangerait volontiers son cercle d'admirateurs contre les amusements de sa poupée."! Albani a avoué qu'elle n'avait jamais eu de poupée.

A ce premier concert, elle avait chanté : "Robert, Robert, toi que j'aime !" Un ou deux ans plus tard, aidée de son père et d'un chansonnier anglais, elle reparut en public au "Mechanics Hall," angle St-Pier-

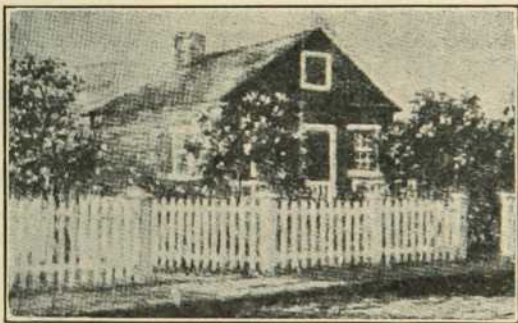
re et St-Jacques, si je ne me trompe. Cette fois on l'entendit dans le "Salut à la France" de la *Fille du Régiment*.

Les études musicales cependant ne devaient pas faire oublier les lettres. Emma Lajeunesse rentra chez les dames du Sacré-Cœur où, sous la direction distinguée de Madame Trincano, elle grandit... en science et en vertu. Ce qu'il y avait de profond en elle se laissa saisir par la vie religieuse, si paisible et si belle. Elle se sentit attirée par le cloître. Mais la directrice lui dit : "Mon enfant, vous avez une voix merveilleuse... Allez-vous-en dans le monde. Si dans deux ans vous persistez dans vos intentions, vous nous reviendrez."

"Vous avez une voix merveilleuse" avait prononcé Mme Trincano. Tout le monde le disait avec elle. Il fut dès lors question d'envoyer l'enfant étudier en Europe. Mais le projet n'aboutit pas : nous verrons tout à l'heure pourquoi M. Lajeunesse, découragé par son échec, alla s'établir à Albany.

Disons tout de suite que ce n'est pas de cette ville que Emma Lajeunesse tient son nom de théâtre. Sans doute Albany tout entier courut l'entendre chanter dès le premier jour qu'elle y chanta ; sans doute ce sont les citoyens d'Albany, évêque en tête, qui lui permirent par leur générosité de passer en France : mais elle doit

son nom d'Albani à une circonstance beaucoup plus fortuite, que voici. Quand, en 1870, Mlle Emma Lajeunesse fut sur le point de faire son début à l'opéra de Messine, son professeur de diction italienne



Maison où est née Albani, à Chambly

prétendit, à tort ou à raison, que son nom de Lajeunesse ne "prendrait" pas à la scène. Il lui suggéra alors le surnom d'*Albani*, porté jusque là par une antique famille italienne, dont le dernier rejeton, un vieux cardinal, allait bientôt mourir. La débutante, frappée de la coïncidence extraordinaire de ce nom et de celui de la ville à laquelle elle devait tant de reconnaissance, l'accepta tout de suite, — et le rendit glorieux.

Mais revenons sur nos pas. Arrivée aux Etats-Unis à quatorze ans, elle les quitta à seize, munie d'une lettre de Mme Trincano pour Mme de Laffitte, à Paris. Une fièvre typhoïde qui la saisit bientôt lui fournit

l'occasion de trouver une seconde mère dans cette dame à qui on l'avait adressée. C'est cette dernière qui confia la jeune chanteuse à l'illustre ténor Duprez. Elle la mit aussi en relation avec une foule d'artistes et de personnages distingués.

Au bout de six mois, Duprez envoya son élève au grand professeur Lamperti, à Milan. Avec lui Albani travailla ferme. Ce travail très formateur, ne lui rapportant naturellement aucun argent, sa bourse de voyage s'amincissait. Elle songea alors à prendre un engagement temporaire. Lamperti se prononça pour Messine, ville particulièrement "connaisseur." Et ce fut le 1er novembre 1870, à 18 ans, qu'elle fit son début sur la scène dans le rôle d'"Amina" de la *Somnambule*. A partir de ce moment l'histoire d'Albani est une suite de triomphes presque invraisemblables.

Après Messine, c'est Aci Reale, puis Florence où, non contents de la nommer, comme les Siciliens, "la fille de Bellini," on l'appelle "la Somnambule elle-même"; puis c'est Malte "où j'ai l'impression, dit-elle, d'avoir connu dans ce temps-là la moitié de l'armée anglaise et toute la marine"; — quand elle quitta l'île, les "men-o'-war" firent la haie chaque côté de son navire. Un court repos à Londres, avant son début à l'Opéra italien de Covent Garden; ensuite Paris, le baptême de Paris, dont je reparlerai.

Ou plutôt, parlons-en tout de suite.

Avant d'être "albanisés" comme en 1876, avant de la couvrir de fleurs comme en 1878, les Parisiens firent d'abord la moue. Albani leur arrivait d'Angleterre, précédée d'une réclame excessive: les Parisiens s'attendaient à une voix "barnumesque". De fait ce n'était pas cela. De plus, la cantatrice n'ayant que 20 ans, sa voix n'avait pas atteint toute sa fermeté. En tout cas, rien n'est curieux comme

le désarroi des critiques. Ces athéniens, évidemment préoccupés de ne rien "gober," se contredisent à qui mieux mieux. *L'Illustration* dit: "elle a ce rare bonheur: elle est dramatique"; non loin, la *Revue des Deux Mondes* trouve sa voix "incapable d'efforts dramatiques"; le *Monde Illustré* lui voudrait "plus de souplesse", tandis que le précédent journal loue en elle d'abord la "dextérité". Ici, on trouve ses notes de médium mal assortie aux notes aiguës, et ce sont précisément ces notes de médium que, à New-York, l'année suivante, on déclare "très pleines et très rondes." Mais à côté de ces restrictions, il y a de magnifiques éloges et ces blasés sont obligés d'avouer qu'ils ont été pris comme tout le monde. Ils écrivent quelque part: "Elle n'a pas la beauté sculpturale de la Grisi, ni la grâce piquante de la Patti..." C'est peut-être là le secret de leur mécontentement passager!

La même hésitation se retrouve dans leur géographie. Les journaux de Paris faisaient courir le bruit, paraît-il, que la nouvelle soprano "était native de l'état d'Albany, dans la cité de Canada": on s'y rendrait les yeux fermés! Mais laissons là les Parisiens...

Après Paris, la Russie reçoit la cantatrice. C'est en 1873. Au théâtre, l'auditoire est délirant d'enthousiasme, au point qu'on se demande si ces choses se passent sur la terre. Au palais d'hiver, Albani chante pour le mariage d'un grand-duc. C'est l'occasion d'un déploiement féérique de bijoux, de costumes anciens en or et en argent et d'un cérémonial tout oriental. Au retour de St-Petersbourg, Londres la revoit. En 1874, New-York l'acclame, puis Venise, dont elle est amoureuse, puis Nice en 1876.

Ici se place un événement important dans la vie de Mlle Emma Lajeunesse: elle se maria. Son mari,

M. Ernest Gye, était le fils du directeur de l'Opéra italien de Covent Garden. Albani le connaissait sans doute depuis les premiers temps de son séjour à Londres, car tout de suite le Directeur, à qui la jeune fille avait été adressée par un ami de Malte, l'avait introduite dans sa famille comme une amie.

Albani a un fils.

En 1879, les grands voyages reprennent. En 1880 Bruxelles l'entend, ensuite Berlin ; en 1883, elle revient en Amérique, et, cette fois, se rend jusqu'à Montréal.

(à suivre)

OLIVIER MAURALT, P. S. S.

Causerie musicale

IV

Il y a trop de pianos ; mais je n'y puis rien, pas même philosopher là-dessus ! Je vous dirai seulement comment l'on considère, dans certains milieux, l'utilité d'un piano et d'une pianiste.

Au cours d'une soirée, pendant laquelle les invités n'avaient pas l'air de s'amuser du tout, la maîtresse de maison, désespérant de ranimer l'entrain, alla tout bonnement prier une de mes amies de vouloir bien *jouer du piano pour faire parler le monde*. Celle-ci accepta aimablement de tenter l'expérience : et l'effet fut instantané. Dès qu'elles furent dominées par les sons puissants de l'instrument, les voix timides osèrent s'élever, et même avec éclat !

Un peu de politesse élémentaire sous forme de silence serait de bon goût pendant une audition musicale : on devrait, au moins, l'exiger dans les salles de concert ; mais, avec les mœurs de nos jours, l'on peut être sûr que, dans nos salons, longtemps encore on jouera du piano "pour faire parler le monde" ! Qu'on veuille, au moins, mettre une sourdine à la conversation, ne fût-ce que par égard pour les personnes qui aiment la musique et qui ont encore quelque souci de la bonne éducation.

Le chant est généralement mieux écouté que la musique instrumentale. Il fait goûter le charme pénétrant de la voix humaine uni au langage

séduisant de la poésie. Une prononciation distincte est une qualité indispensable au chanteur et à la chanteuse qui veulent être écoutés avec plaisir.

Une jeune fille roucoulait, dans un salon, une jolie mélodie dont on ne pouvait saisir les mots. — Qu'est-ce que cette chanson-là, demanda une dame qui n'y comprenait rien ? Sa voisine lui répondit en riant : Ça doit être une *romance sans paroles*...

Les accompagnements doivent être soignés. Il y a des gens qui sont fort surpris quand on leur dit que les vrais accompagnateurs sont assez rares, même parmi les musiciens. Pourtant, rien de plus vrai ; car il faut pour cela un talent tout spécial, je puis même ajouter un tact particulier. L'accompagnateur doit suivre le chanteur comme son ombre et rester... dans l'ombre.

Un bon accompagnateur a d'autant plus de mérite qu'il doit subir très souvent les caprices du chanteur, se voir imputer les écarts de mesure de celui-ci, et jouer en face du public un rôle secondaire qui ne laisse pas d'être inappréciable. Par contre, un mauvais accompagnateur gâte les plus beaux morceaux ; et c'est souvent sur le chanteur que retombe l'insuccès dont il est la cause. Ainsi va la justice de ce monde ! ...

(à suivre)

BLANCHE GAGNON

Une semaine d'opéra français

Des amateurs montréalais sont venus nous donner une semaine d'opéra : *Carmen*, *Mignon*, *Faust*, *Mircille*, *Lakmé*, *les Dragons de Villars* étaient au répertoire.

Parlant d'auditions d'élèves au conservatoire Maubel, un critique français fait observer que le public, oubliant qu'il est en présence de débutants, les traite comme des professionnels : " Plus d'ovations de commande, dit-il, ni de manifestations de pure sympathie ; on applaudit au mérite, on s'abstient devant les défaillances."

C'est dans un pareil esprit que nous voulons juger le groupe d'amateurs qui nous est venu de Montréal.

Depuis à peine deux ans qu'il a pris naissance, le mouvement, dont nous avons vu les résultats si remarquables, semble devoir assumer des proportions encourageantes pour l'art dramatique musical au Canada français. Sous l'impulsion de Mesdames Masson et Maubourg, de MM. Laurendeau et Roberval, et probablement aussi par l'influence antérieure des saisons d'opéra que Montréal avait eues il y a quelques années, toute une phalange de beaux talents vient d'apparaître, que le travail devrait développer et mûrir. Il faut en signaler quelques-uns.

Bonsoir, voisin

La soirée organisée au bénéfice de *l'Aide à la France* a obtenu un beau succès. *Bonsoir, voisin*, de Poise, en était l'attraction principale.

Compositeur fécond de musique légère, Ferdinand Poise a débuté par un succès : *Bonsoir, voisin*. Joué plus de cent fois consécutives à son apparition et repris plus tard avec la même vogue, cet acte charmant — qui date de 1853 — reste l'un de ses meilleurs. La musique alerte et spirituelle, s'adapte bien à la gaieté du livret et, encore aujourd'hui, demeure fort agréable à entendre.

Dans le rôle de Louissette, Mlle Fabiola Poirier nous présente une voix chaude et homogène, très soprano, où l'on souhaiterait toutefois une prononciation plus dégagée, une articulation plus nette. Dans celui du "voisin", M. Arthur Lapierre, s'il n'est pas encore habile comédien, se montra chanteur adroit.

La première partie de la soirée était confiée à la *Société Philharmonique* — groupe de jeunes musiciens de la *Symphonie* sous la direction de M. Trudel — dont c'était les débuts. L'orchestre, et c'est à sa louange, a donné un programme où des œuvres de Rameau tenaient la première place. Mais cette musique, toute d'élégance et de noblesse, exige un souci des nuances, un fini, un soin des détails difficile à atteindre en quelques répétitions hâtives... Dans ces conditions on ne peut que souhaiter qu'un travail sérieux et suivi permette à l'orchestre, à sa prochaine audition, de donner toute sa valeur

H. F.

Nous avons admiré plus spécialement de Mlle Gonthier le soprano clair, la voix nette et franche ; de Mlle Brault le beau tempérament et le généreux organe ; de Mlle Ficher le naturel et la distinction ; de M. Vaillancourt le double talent si rare de chanteur et de comédien, de M. Lapierre la voix prenante et sympathique, de MM. Gauthier et Paquin les voix de basses rondes et pleines, un peu fermées peut-être.

La direction n'aurait dû confier ses premiers rôles qu'à des sujets d'élite ; on ne saurait classer M. Desautels en cette catégorie. A lui seul, il suffit pour gâcher une représentation.

Les chœurs, peu fournis et se réduisant presque à un double quatuor, ont néanmoins fait de bonne besogne.

L'orchestre, la partie dangereuse en ces représentations, s'est assez bien tiré d'affaire et M. Roberval a su ramener adroitement celles de ses brebis qui sortaient du berceau.

" Du travail, encore du travail, toujours du travail," doit être la devise de nos amis de Montréal. Ils sont sur la route de la perfection, avec encore beaucoup de chemin à parcourir. Qu'ils ne se reposent pas sur des lauriers prématurés!

JEAN-CHARLES FISET

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le Prix d'Europe

Le concours pour la Bourse offerte par l'Académie de Musique de Québec, aura lieu à l'Université Laval, à Québec le 21 juin prochain. Six concurrents — trois pour le chant, trois pour le piano — se sont inscrits jusqu'ici.

Dans nos églises

Nous croyons intéresser nos lecteurs en les tenant au courant de ce qui se joue à l'orgue aux grandes fêtes de l'année.

A LA BASILIQUE. Orgue tenu par M. Henri Gagnon.

Fête de l'Ascension, 22 mai : Choral en la mineur, Franck ; Sortie, Guy Ropartz.

Pentecôte : 8 juin : Toccate, op. 22, Boëllmann ; Marche Gothique, Salomé.

A SAINT-JEAN-BAPTISTE. Orgue tenu par M. Arthur Beraier.

Fête de l'Ascension : IIIe Sonate (1er mov.), Guil-mant ; Toccate, Fleuret.

Pentecôte : Prélude et fugue *sol maj.*, Bach ; Allegro con fuoco, Gigout.

A N.-D DE JACQUES-CARTIER. Orgue tenu par Mlle Bernadette Létourneau.

Fête de l'Ascension : Grand air, Guil-mant ; Marche religieuse, Guil-mant ; VIe Symph. (1er mov.), Widor.

Pentecôte : Fantaisie, Rheinberger. Concerto pour orgue et orchestre, Rheinberger ; Allegro, Franck.

A SAINT-SAUVEUR. Orgue tenu par M. O. Létourneau.

Fête de l'Ascension : Pastorale, Franck ; Toccata I (I^{ve} symph.), Widor.

Pentecôte : Prélude et fugue en *sol min.*, Bach ; Finale de la 1ère symphonie, L. Vierne.

OFFRE DE PRIME



Plusieurs de nos lecteurs se sont déjà prévalu de l'offre de prime que nous avons fait le mois dernier. Nous en rappelons les conditions :

D'ici à juin prochain, quiconque nous fera parvenir le prix de cinq abonnements nouveaux recevra, par la poste, 25 copies et 2 accompagnements du superbe cantique "Honneur au Fils de Dieu", que nous annonçons ailleurs.

Ce chant de toute beauté, paroles et musique, emporte tous les suffrages partout où il est entendu.

SALLE LOYOLA

Mercredi 23 avril

CONCERT

BERTHE ROY

PIANISTE

P.-A. ASSELIN

TENOR

Prix des places : \$1.00, 75c., 50c.

PROGRAMME

1. Lever de rideau : **M. Badin** Courteline
Comédie (trois personnages)
2. (a) Nocturne en *fa dièze* mineur Chopin
(b) Prélude en *ré* mineur "
(c) Etude en *sol dièze* mineur "
(d) Scherzo en *si* mineur "
MADAME BERTHE ROY
3. (a) Si j'étais jardinier des cieux Chaminade
(b) Rêve de Des Grieux (*Mignon*) Massenet
(c) Ivresse d'oiseaux Danty
M. P.-A. ASSELIN
Au piano : M. J.-A. BERNIER
4. (a) Mélodie Percy Grainger
(b) Berceuse Liapounoff
(c) Canadienne (petite danse) Léo Roy
(d) Etude japonaise Poldini
MADAME BERTHE ROY
5. (a) Ne pouvant réprimer (*Hérodiade*) Massenet
(b) Stances à la bannière (*Jean de Nivelle*) Debussy
(c) Cavatine de *Faust* Gounod
M. P.-A. ASSELIN
6. (a) Prélude Debussy
(b) Etude de concert MacDowell
(c) Danse des gnomes Liszt
MADAME BERTHE ROY

LE TERROIR

Sommaire du numéro d'Avril

- Outre-mer en 1918, par M. Adjudant Savard.
La Bénédiction des Erables, par M. J.-E. Fortin.
La langue du terroir, par M. Damase Potvin.
L'entaillage, poésie.

48 pages de texte. Abonnement, \$1.00 par année. Adresse : 14, rue Crémazie.

COURS ET LEÇONS

INSTITUT DE L'ART VOCAL DE QUÉBEC

XAVIER MERCIER

de l'Opéra-Comique de Paris et du Covent Garden
de Londres.

13, RUE STE-URSULE — Tél. 4341

Mme ISA JEYNEVALD

1er prix de Chant et d'Opéra du Conservatoire de
Lyon, France, des grands théâtres, Lyon,
Toulouse, et des Concerts Colonne de Paris.

J. - A. GILBERT

PROFESSEUR DE VIOLON

334, rue St-Jean

Tél. 3156

LÉON - J. DESSANE

PIANO

CHANT

ORGUE

128, rue d'Aiguillon

Tél. 826

J. - ARTHUR BERNIER

Ex-élève de Alexandre Guilmant et F. Fourdrain
Membre de la Société des Auteurs et
Compositeurs de Paris.

PIANO — ORGUE — HARMONIE

14, rue de Salaberry

Tél. 2134

HENRI GAGNON

Organiste de la Basilique

(Ex-élève de MM. Philipp, Gigout et Widor du
Conservatoire de Paris)

PIANO, ORGUE, HARMONIE

Studio : 8, rue St-Flavien

Tél. 1033

EDMOND - J. TRUDEL

PIANO — HARMONIE — COMPOSITION
INSTRUMENTATION

131, Avenue Cartier

Tél. 6640

OMER LÉTOURNEAU

Prix d'Europe

Élève de Louis Vierne et F. Fourdrain

Organiste à Saint-Sauveur

55, rue Boisseau

Tél. 1461

BERTHE ROY

PROFESSEUR DE PIANO ET DE CHANT

Élève de Marmontel, Paris, de Joseffy
et Dethier, New-York.

Studio : 47, rue Ste-Ursule

Tél. 7396

LÉO ROY

Compositeur, Virtuose, critique et directeur
musical.

Cours d'harmonie, de composition,
d'instrumentation, etc.

Studio : 47, rue Ste-Ursule

Tél. 7396

GEORGES E. CHOUINARD

Organiste et Professeur de Musique
Enseignement théorique, méthode Danhauser

174, rue Ste-Famille

Tél. 844

A. PARADIS

Lauréat de l'Académie de Musique de Québec.

LEÇONS DE VIOLON

Studio : 163, rue d'Aiguillon

Tél. 6820

Bernadette Létourneau

ORGANISTE

1837, rue Dorchester

Tél. 140

Mlle MAY LEGARÉ

PROFESSEUR DE PIANO

683, rue St-Valier

Tél. 3432

BERTHE JOBIN

PROFESSEUR DE PIANO

380, rue du Roi.

Mlle B. ST - PIERRE

PROFESSEUR DE PIANO

43, rue Morin

Tél. 3286

Ouvrage recommandé : *Traité des Principes de la Musique* par E. STIÉVENARD.

Pour les taux d'annonce, s'adresser à L'IMPRIMERIE MODÈLE, 20, Côte de la Montagne.

COURS ET LEÇONS

J. - ANDRÉ JACQUES

Organiste à l'église St-Patrice

PROFESSEUR DE PIANO, CHANT, ORGUE

37, rue St-Luc

Tél. 1298

Mlle LOUISETTE FRENETTE

Licenciée du Dominion College

PROFESSEUR DE PIANO

6, rue Racine

Tél. 383₃

ROCH LYONNAIS PÈRE

École de Musique Élémentaire

pour tous les instruments

(piano, orgue et harpe exceptés)

110-112, rue des Fossés, Québec

Tél. 6099

Perruques, costumes et accessoires à louer.

Théorie Musicale

Spécialement dédiée aux jeunes pianistes

par **S. M. de S. M.**

En vente chez tous les marchands de musique

Le Conservatoire Royal

Bureau : 936, rue St-Denis, Montréal

Nous avons commencé, en 1915, à faire subir des examens pour l'obtention des diplômes de musique, et chaque année, malgré les circonstances difficiles que nous traversons, le nombre des candidats s'est accru notablement. Notre programme a toujours eu l'approbation de tous les musiciens sérieux, et c'est pour nous une preuve qu'il répond aux désirs des professeurs voulant donner une formation méthodique et pratique.

Nous aurons tous les ans des examens à Québec, vers le milieu de juin. M. Omer Létourneau, organiste à St-Sauveur, fait partie de notre institution, et les examinateurs sont, pour la majorité, choisis à Québec, pour les élèves du district.

Si vous n'avez pas encore reçu notre prospectus, nous vous en enverrons un sur demande, et vous constaterez que notre programme est des plus intéressants.

Toutes les informations désirés vous seront fournies par M. Omer Létourneau (53, rue Boisseau, Québec), ou par le secrétaire : M. R. Belleau, 2476, rue Hutchison, Montréal.

RICHARD FRÈRES

Enr.

Agents de Manufactures
et Marchands de
Matériaux de Construction

Toujours en magasin Neponset Wall Board, Papier
à couverture et à lambris, Bois à
plancher et portes.

SPÉCIALITÉS : Plancher en tuile, en marbre et
terrazo, Tableaux d'ardoise pour écoles,
Feuillard en cuivre pour portes et chassis contre
le froid, la poussière et l'eau, Etc.
Echantillons et prix sur demande

553, RUE ST-VALIER, QUÉBEC.

Tél. 4928

DEMANDEZ

— LES —

Ginger Ale, Cream Soda, Ginger Beer,
Cidre Champagne, Iron Brew,
Lemon Soda, etc.

MARQUE

Ed. Coulombe



Tél. 2768

54-56, rue Morin, Québec.

— Messieurs —

Avant de faire vos achats, veuillez
rendre visite à

NAP. JACQUES

MAGASIN SPÉCIAL
POUR HOMMES

Le plus complet du genre à Québec

128-132, rue St-Joseph, - Québec.

Encanteurs licenciés

Marceau & Fils

Marchands de Meubles

288, rue St-Joseph, - Québec.

Téléphone 2453

Tél. 2939

Mlle M.-L. GARNEAU

Spécialités pour Dames et Enfants

LINGERIE SUR COMMANDE

741, rue St-Valier : : Québec.

Jos. Ruel & Frère

Enr.

Horlogers, Bijoutiers, Opticiens



448, rue St-Joseph
Québec.

Tél. 3225

RÉPARATIONS

Une spécialité —
Ouvrage garanti.

MUSIQUE EN FEUILLES

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ASSORTIMENT DES PLUS COMPLETS

BEAUDRY

263, RUE SAINT-JEAN

Tél. 833

PHOTOGRAPHIE D'ART

PHOTOGRAPHIE COMMERCIALE

Prière en faisant vos achats de mentionner l'annonce lue dans "LA MUSIQUE".

CARTES PROFESSIONNELLES

OSCAR HAMEL

ÉTUDE DE

Rod.-E. MacKAY

HAMEL & MACKAY

NOTAIRES

Représentants de VERSAILLES, VIDRICAIRE, BOULAIS, LTEE, pour la vente des Obligations municipales.

Bureaux : 198, rue St-Jean, Québec. — Téléphone 4455 — Echange privée.

AIMÉ PLAMONDON

NOTAIRE

88, rue St-Joseph

Tél. 6536

OSCAR BEAULÉ

ARCHITECTE

21, rue d'Aiguillon

Tél. 1684

PAUL DROUIN, C.R.

AVOCAT

Edifice Quebec Railway

Tél. 466

LOUIS - A. TALBOT, C.R.

AVOCAT

81, rue St-Pierre

Tél. 7413

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Edifice Quebec Railway

Tél. 992

CHARLES MORIN

NOTAIRE

26, rue Massue

Tél. 4893

Dr A. RAJOTTE

Dr O. TURGEON

LA COMPAGNIE DENTAIRE

195, rue St-Joseph

Tél. 5525

VICTOR MATHIEU

NOTAIRE

Bureau : "Caisse d'Economie", St-Roch.

Tél. 3337

ARTHUR - E. SIMARD

NOTAIRE

61, rue St-Joseph

Tél. 2126

ADRIEN FALARDEAU

AVOCAT

Edifice Quebec Railway

Tél. 2307

POUR VOS TRAVAUX D'IMPRESSIONS

ADRESSEZ-VOUS A

L'IMPRIMERIE MODÈLE

Imprimeurs de La Musique

LES PAPILLONS, mélodie, musique de Omer Létourneau. — Prix : 50 sous.

Téléphone 6689

Maison fondée en 1822

ROCH LYONNAIS Fils

LUTHIER

Réparation d'instruments de musique en bois et en cuivre

OUVRAGE GARANTI

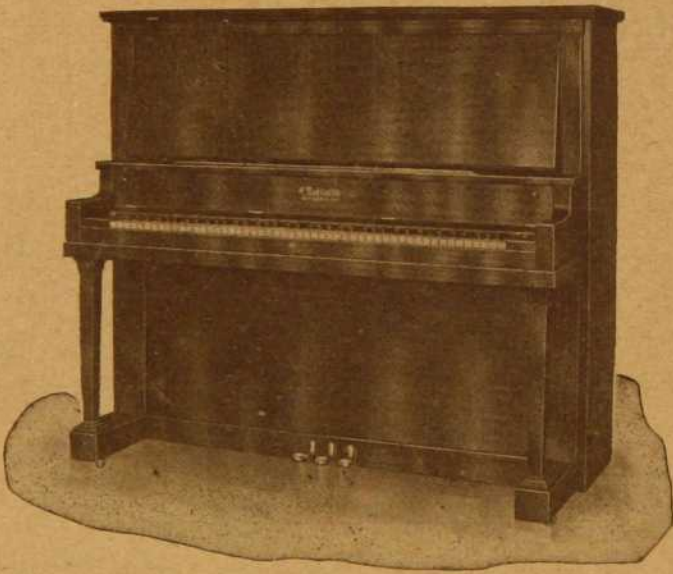
110, rue des Fossés,

St-Roch, Québec.

Pour les taux d'annonce, s'adresser à L'IMPRIMERIE MODÈLE, 20, Côte de la Montagne.

LE PIANO

C. ROBITAILLE



C. ROBITAILLE Enr.

320, rue St-Joseph

Québec.

— Téléphone 2291 —